

Dimanche 30 juillet, « cycle chansons françaises » né quelque part de Maxime Le Forestier

Hébreux 11, 8 à 10 (autres lectures : Deutéronome 8, 6 à 20 ; Luc 9, 57 à 62)

Une chanson à la **musique métissée** aujourd'hui pour ce culte « patriotique » en prélude à notre fête nationale du 1^{er} août ! Cette musique métissée correspond bien aussi à **l'image actuelle de notre pays, composé de personnes de langues, de confessions et de religions, d'origines ethniques très variées** et qui se retrouvent dans une certaine « fierté » d'être Suisse... Il y a peu encore, ce patriotisme, cet amour de la patrie, cette fierté nationale étaient des notions tombées en désuétude, rangée aux oubliettes de l'histoire, à part dans certains milieux très nationalistes, où l'amour du pays est lié au rejet des étrangers. Maintenant ce « patriotisme » revient à la mode, dans de nombreux discours politiques, tous partis confondus, et chez les jeunes générations aussi... peut-être un peu dopé par l'effet football... **Faut-il s'en réjouir comme d'un signe d'un certain enracinement et un attachement à des valeurs qui ont forgé notre histoire commune ? Ou faut-il s'en inquiéter et même en avoir peur en y voyant une résurgence des pires dérives nationalistes haineuses ?**

Evidemment tout dépend de quoi l'on est fier : Est-ce de notre démocratie participative, des valeurs d'égalité hommes-femmes (où il y a encore pas mal de progrès à faire !), du respect des minorités, de la protection des plus faibles ? Bref, fier d'être dans une société ouverte, tolérante et harmonieuse où l'on se sent heureux de vivre... Et là, il est manifeste que cet amour de notre pays ne s'oppose en rien à l'amour des autres, mais qu'il cherche aussi le bien de tous... Ou alors est-ce une fierté de repli sur soi, de fermeture à tout ce qui pourrait « souiller » une pureté fantasmée, avec des actes violents contre les étrangers (cf. le bateau affrété par un groupe « identitaire » pour « défendre l'Europe » en empêchant les ONG à venir en aide aux migrants sur la Méditerranée !) **Et comment se comporter comme chrétiens ? Devons-nous privilégier un monde sans frontières, de fraternité universelle et nous méfier de tout enracinement ? Ou pouvons-nous participer à cette fierté nationale, dont nos hymnes sont les témoins historiques...** que ce soit l'hymne national – le cantique suisse- que nous chanterons tout à l'heure ou la prière patriotique qui évoque tout particulièrement l'amour du pays comme un commandement divin ?

J'aimerais m'arrêter tout particulièrement sur **l'exemple d'Abraham**, dans Hébreux 11 qui condense en très peu de versets le message biblique à ce sujet, et de manière très nuancée : **D'abord, il y a une « rupture » et une « distance » prise avec la patrie d'origine.** Le premier geste d'Abraham est le départ pour un pays « promis et donné en héritage par Dieu »... Cela évoque le tout premier appel d'Abraham en Genèse 12 : « **Pars de ton pays, de ta famille et de la maison de ton père vers le pays que je te ferai voir** ». Cette rupture qui valorise l'appel de Dieu, la vocation personnelle par rapport à toute appartenance englobante empêchera toujours le croyant de faire simplement « corps » avec son pays, lui interdira de « diviniser » la Nation et de la transformer en forteresse d'exclusion.... Bien sûr, c'est particulièrement l'expérience des migrants – ou même de beaucoup d'entre nous qui sommes comme des

migrants dans notre propre pays en étant venu vivre dans une région linguistique différente-
mais « par la foi » nous dit l'épître aux Hébreux, c'est une expérience spirituelle pour tout croyant : le croyant privilégie un rapport personnel avec Dieu qui lui permet une liberté intérieure par rapport à tous ces attachements immédiats – dont l'attachement à la patrie.

D'ailleurs Abraham, et c'est le deuxième temps, s'installe, mais sans vraiment s'installer, **avec le sens de la précarité et du provisoire** dans son nouveau pays : « *Par la foi, il vint résider en étranger dans la terre promise, habitant sous la tente* ». Belle façon d'exprimer que le croyant est toujours peu ou prou un étranger même dans sa propre patrie, parce qu'il n'a pas l'esprit moutonnier et qu'il vit souvent selon d'autres valeurs que le reste de la société. On pourrait dire qu'Abraham **vit en « paroisse »** au sens étymologique du terme : para oikia – **à côté de la maison, dans une certaine forme de marginalité** ! Il semble qu'il n'y ait rien de plus conformiste et bourgeois que nos paroisses...et pourtant, elles devraient être le lieu où les croyants forment une communauté basée sur le renversement évangélique des valeurs : en plaçant au centre de la communauté non pas le fort, mais le petit, l'être humain sans importance, celui qui souffre... Il y a là une réelle responsabilité pour l'ensemble de la société et du monde. Dans la Bible, l'idée de l'élection ou de la vocation ne signifie jamais un privilège, encore moins un dû, mais une responsabilité (cf. Deutéronome 8 !) Pour reprendre les paroles de Jésus dans sa prière d'adieu : **le croyant est « dans le monde », dans sa société, dans son pays, c'est son lieu d'incarnation, mais il n'est pas « du monde »,** il a une vie qui devrait être différente de ses compatriotes. Et pourquoi ? C'est le dernier point, parce qu'il est en attente d'une patrie céleste, cette « *ville dont Dieu lui-même est l'architecte et le constructeur* ». Belle image aussi pour dire que **la société idéale est toujours au-devant de nous, elle est de l'ordre de l'aspiration, de l'utopie...** Nous devons y tendre, et faire tout ce qui est en notre pouvoir pour développer et étendre ces idéaux, c'est là notre vocation ! Mais nous ne pouvons jamais identifier la société dans laquelle nous vivons, notre nation avec le Royaume de Dieu... Chaque fois qu'il y a eu cette confusion dans l'histoire, cela a donné les pires dictatures !

Certains d'entre nous sont bi-nationaux, on pourrait dire que le texte d'hébreux fait de tout croyant (quel que soit le nombre de ses passeports) un triple national : **Il est citoyen du monde**, frère en humanité des hommes et femmes de tout continent et de toute couleur, **il est citoyen d'un un pays**, une société, avec des institutions politiques, une culture, des valeurs : c'est son lieu d'insertion, d'incarnation, là où il est appelé à vivre sa vocation, mais en même temps, **il est citoyen de la patrie céleste**, du Royaume divin qui relativise toutes les appartenances et désacralise toutes les nations et sociétés !

La chanson de Maxime Le Forestier exprime aussi une tension assez proche de notre texte biblique : D'un côté, il y a le sentiment métissé d'être citoyen du monde... et d'être né par hasard dans tel ou tel lieu du globe.... Mais en même temps, à la fin, le fait d'être né quelque part est revendiqué comme lieu où se crée notre identité : « *Je suis né quelque part. Laissez-moi ce repère ou je perds la mémoire* » Michel Cornuz